

QUELQUES ASPECTS DE PARCEVALS SAGA

Álfrún GUNNLAUGSDÓTTIR

Dans cette conférence je parlerai exclusivement de la *Saga de Parceval* sans y inclure le *Valvers þáttur*, car il faut être bref et le *Valvers þáttur* est une oeuvre autonome, même s'il est lié à la *Saga de Parceval*. En outre, il ne semble pas être traduit de la même façon que la saga, de telle sorte qu'il n'est pas exclu qu'il provienne de la plume d'un autre traducteur.

J'ai dit traducteur. Dans ce qui suit je parlerai de la *Saga de Parceval* comme étant une traduction du *Contes del Graal*. On peut discuter longtemps de la définition à donner aux sagas norroises des héros et des chevaliers français, car il y a une grande différence entre la poésie et la prose, la langue des romans français en vers et celle des sagas. Faut-il les appeler traductions ou bien imitations ? Lorsque les traducteurs norrois adaptaient des romans français en vers dans leur propre langue, ils ne les récrivaient pas, comme le faisait par exemple Gottfried de Strasbourg qui semble avoir refait à sa façon le *Roman de Tristan* de Thomas, ils conservaient au contraire les vers avec une telle exactitude, que s'ils n'avaient pas en même temps supprimé un bon nombre de vers, on pourrait parler de traduction sans hésitation. Dans cette situation le mot traduction se heurte peut-être à l'usage moderne qui entend par là une adaptation aussi exacte que possible du texte original. Je considère néanmoins correct et justifié d'utiliser ce mot pour désigner les sagas norroises d'origine française, ne serait-ce que pour les distinguer d'oeuvres poétiques en d'autres langues qui parlent de sujets analogues, mais d'une façon plus libre et peut-être plus originale.

Dans l'opinion de certains savants, les manuscrits d'origine islandaise ont une valeur limitée lorsqu'il s'agit d'étudier les traductions norvégiennes, leur technique narrative et leur style, car selon eux les copistes islandais n'hésitaient pas à faire des changements dans le texte. Lorsqu'on compare les manuscrits norvégiens et islandais d'une même oeuvre, on constate, certes, une certaine différence, mais je crois pourtant que les gens ont tendance à trop mettre l'accent sur cette différence et à négliger ce qui est semblable dans les manuscrits. Car il ne faut pas oublier que beaucoup de choses dans les manuscrits islandais trahissent l'origine norvégienne des textes, à la fois les mots isolés, les structures syntaxiques etc. On doit aussi garder en mémoire que les manuscrits islandais ont une valeur inégale et que les copistes islandais n'étaient pas tous d'une même exactitude, mais on pourrait sans doute dire la même chose de leurs collègues norvégiens. Il

ne faut donc pas exclure les manuscrits islandais a priori par une sorte de jugement général. En ce qui concerne la *Saga de Perceval* il est justement très difficile de savoir si elle n'a pas subi des remaniements entre les mains de copistes, et j'étudierai cette question tout à l'heure.

Quand on étudie les traductions norroises on met l'accent avant tout sur le problème de l'exactitude - ou l'inexactitude - des traducteurs. C'est en effet une question importante, mais il me semble pourtant qu'on ne doit pas confondre exactitude et compréhension comme on le fait souvent. Par exemple quand on affirme que le traducteur supprime tel ou tel vers parce qu'il ne comprend pas son importance, ou parce que ses connaissances linguistiques sont limitées ou lacunaires. N'est-il pas plus vraisemblable que le traducteur fasse un tri parmi les vers justement parce qu'il pense que son rôle ne se borne pas à être un interprète passif ? N'est-il pas concevable que son attitude envers l'oeuvre et sa propre compréhension de celle-ci soit plus importante dans la traduction qu'une exactitude machinale ?

Le *Contes del Graal* a sûrement posé de sérieux problèmes au traducteur, étant donné que le roman est inachevé et que certaines parties du récit demeurent donc peu claires. Si la *Saga de Perceval* se termine néanmoins d'une façon traditionnelle, cette fin est assez rapide et semble déterminée en fonction des possibilités qu'offrait le fil du récit. Mais était-ce le traducteur ou un copiste qui a ajouté cette fin ? On y reviendra plus tard.

Le fait que beaucoup de choses restent floues et inexplicables dans le roman a eu sans doute une influence sur la traduction, et cela est probablement une des raisons de la suppression de certains vers. Comme exemple on peut citer l'épée que le Roi Pêcheur donne à Perceval. La saga ne précise pas que cette épée était en réalité destinée à Perceval,

Vos fu voëe et destinee, (v. 3168) ¹

ni que la poignée et la longueur de l'épée lui convenaient exactement. Ce détail est important. Perceval est en fait celui qu'on attend, mais ce fait n'est pas développé dans le roman inachevé. Il est donc peut-être normal que le traducteur considère l'épée surtout comme un cadeau prestigieux et qu'il mène sa traduction en conséquence.

Les premiers 833 vers du roman ne sont rendus que d'une façon très libre dans la saga, leur matière est fortement abrégée et il y a un certain nombre de changements. En d'autres mots, le début de la saga n'est qu'un faible reflet du roman. Mais lorsqu'on arrive à la scène où Perceval abandonne la fille qu'il avait embrassée forcée et contrainte dans le pavillon (v. 834), la façon de travailler change.

Laissons de côté le début de la saga pour l'instant mais suivons Perceval à partir du moment où il abandonne la fille, et examinons dans les grandes lignes quelles parties du roman sont traduites avec le plus d'exactitude et qu'est-ce qui est supprimé.

L'arrivée de Perceval à la cour du roi Artus, son comportement ridicule à cette occasion, sa lutte avec le Chevalier Vermeil, ses rapports

avec Yvonés et la conversation entre le roi Artus et Keu² sont traduits avec beaucoup d'exactitude. Rien d'important n'est supprimé, sauf que le traducteur ne précise pas que la fille qui s'adresse à Perceval dans la salle du roi rit en même temps et qu'elle n'avait pas ri depuis six ans.

Même si la description du château de Gornemans n'est pas tout à fait correcte, le traducteur raconte en détail le séjour de Perceval avec lui et tout ce qu'il apprend là, que ce soit le maniement des armes ou les bonnes moeurs.³

Mais quand on arrive au séjour de Perceval auprès de Blanchefleur⁴, le traducteur commence à supprimer des vers. Il abrège ainsi : la description de Biaurepaire et la misère qui y règne, la description de Blanchefleur et la conversation de chevaliers qui disent que la pucelle et Perceval ont l'air d'être créés l'un pour l'autre. La tentative de Blanchefleur de dissuader Perceval de lutter avec Clamadeu est aussi très réduite. Mais il ne manque pourtant rien d'important dans cette partie de la saga. La traduction atteint le maximum d'exactitude dans la description de la première nuit des amants (le traducteur supprime la troisième nuit, comme s'il avait jugé superflu de revenir encore une fois sur ce sujet), de la lutte avec Clamadeu et de l'arrivée de Clamadeu à la cour du roi Artus. On peut mentionner en passant qu'il manque ici une feuille dans le manuscrit de la saga, où a été décrite la bataille avec Engygerons.

Dans l'aventure du graal⁵ sont abrégées les descriptions du palais du Roi Pêcheur et de l'épée qu'il donne à Perceval (ce qui a été signalé). La traduction de la partie du texte qui concerne le graal lui-même n'est pas inexacte en soi, mais elle s'écarte pourtant du poème français par le fait que le traducteur fait une tentative d'expliquer ce qu'est le graal. Malheureusement cette explication est très peu claire. Comme chacun le sait, le sens exact du mot graal et sa signification symbolique ont fourni la matière de discussions sans fin.

Un graal entre ses deus mains
Une damoisele tenoit.

(vv. 3220-21)

A la fin du roman l'hermite dit à Perceval :

Mais ne quidiez pas que il ait

(= le graal)

Lus ne lamproie ne salmon ;

D'une sole oiste le sert on.

(le père du Roi Pêcheur)

(vv. 6420-22).

Est-il possible que le graal puisse contenir quelque nourriture ? Ressemble-t-il à un récipient alimentaire ? Est-il un ciboire ? Dans la saga il est évident que le traducteur ne pense ni à un récipient alimentaire ni à un ciboire, et la saga ne précise d'ailleurs pas que le graal contienne une hostie.

Ensuite rentra une pucelle très belle portant dans ses mains, comme un textus, ce que l'on appelle braull (= graull) en français mais que

nous pouvons appeler "gangandi greiði" (service ambulante).⁶

Le passage paraît être corrompu et je suis d'accord avec Peter Foote⁷ quand il l'interprète en disant que la pucelle tient le graal de la même façon que si elle portait un "textus". Mais, même si le traducteur n'assimile pas le graal à un évangéliste, il veut pourtant suggérer au lecteur/auditeur, en utilisant le mot "textus", qu'à la fois le graal lui-même et la procession des garçons et des filles ont une signification religieuse. Le rôle du mot est donc avant tout celui de donner une signification à la cérémonie dans son ensemble et pas seulement à ses parties prises isolément (l'objet que tient la fille).

Le sens religieux de cette cérémonie devient encore plus manifeste à la fin de la saga, lorsque Perceval confesse ses péchés à l'hermite qui lui dit :

Mais c'est un objet sacré (le "gangandi greiði") que le riche homme fait porter devant lui pour la consolation et le maintien de son âme et de sa vie. Cet objet sacré est spirituel mais pas corporel. (Dans le roman le mot *spirituel* se réfère au père du Roi Pêcheur, c'est à dire le riche homme).⁸

Il s'agit donc d'un objet sacré qui fait des miracles. Et il joue un double rôle : pour la consolation de l'âme et le maintien de la vie. Je suis encore d'accord avec Peter Foote⁹ : le traducteur choisit le mot *greiði* en considération de ce double rôle, car le mot signifie justement "service", "aide", "nourriture". Par contre, le traducteur ne précise nulle part comment le miracle a lieu. Il est pourtant clair que pour qu'il puisse se réaliser il faut un rituel déterminé et que la procession en fait partie. Il me semble donc que le traducteur choisit le mot *gangandi* "marchant", "ambulante", non pas seulement parce que l'on promène cet objet sacré, mais parce que la procession fait partie de sa force.

Mais pourquoi le traducteur ne parle-t-il jamais de l'hostie avec laquelle "on sert" le père du Roi Pêcheur (D'une sole oiste le sert on, v. 6422) ? Il a sûrement compris le mot "oiste". Comme nous l'avons dit, il met l'accent sur l'objet lui-même, sur cet objet précieux et sacré, peut-être parce que dans les sagas norroises ce sont le plus souvent les objets sacrés (ou les hommes sacrés) qui font les miracles.

Mais il manque d'autres choses encore dans l'histoire du Roi Pêcheur et de Perceval. La description de leur repas et ensuite celle du départ de Perceval du château sont très abrégées dans la saga. En ce qui concerne le repas, le traducteur ne décrit pas la table et son installation ni le couvert et les différents plats. Et il ne précise pas qu'à chaque plat le graal passe "découvert" et que Perceval ne pose aucune question, les remettant toutes au lendemain.

Ensuite Perceval rencontre sa cousine qui pleure son ami mort¹⁰. Sa plainte et sa conversation avec Perceval sont considérablement

abrégées dans la saga, sans doute parce que ce passage tourne autour de sujets qui ont déjà été racontés : le Roi Pêcheur paralysé, le graal, l'épée. Autrement cette partie du roman est assez fidèlement traduite.

Le récit de la fille que Perceval avait embrassée forcée et contrainte et de son ami orgueilleux¹¹ est également condensé, et sans doute aussi pour éviter une répétition, car il avait déjà été question de ces deux personnages et d'une partie des événements racontés ici, dans le chapitre II de la saga. On rencontre le même type d'abréviation en ce qui concerne l'arrivée de l'Orgueilleux à la cour du roi Artus. Dans le roman l'Orgueilleux décrit sa bataille avec Perceval, qui avait déjà été racontée. Et Artus raconte à Gauvain sa première rencontre avec Perceval et la lutte de celui-ci avec le Chevalier Vermeil, qui figuraient déjà plus haut dans le roman. Le traducteur abrège ces répétitions.

Le sang qui se répand sur la neige blanche et qui amène Perceval à penser à Blanchefleur¹² ne provient pas d'une oie dans la saga, mais d'un canard. Il est possible que le traducteur ait confondu le mot *jantes* (oies sauvages) avec *andir* (canards) à cause de la ressemblance phonétique.

A partir d'ici le traducteur commence à supprimer plus de vers et des passages plus longs du récit qu'il n'avait fait jusqu'à maintenant.

La description des rapports de Perceval avec Saigremors, Keu et Gauvain¹³ est condensée, surtout les conversations, par exemple celles où Gauvain se propose pour aller rencontrer Perceval, où Keu se moque de Gauvain, où Gauvain et Perceval discutent ensemble et scellent leur amitié et où le roi Artus évoque avec Perceval leur première rencontre.

Dans la saga le traducteur fait disparaître la longue description de la demoiselle laide qui vient à Carlion et aussi une partie de son discours qui évoque les événements antérieurs¹⁴. Il en retient ce qu'il juge important : ses accusations contre Perceval, et son exhortation aux chevaliers. Mais la saga ne dit pas un mot des menaces qui proviennent du silence de Perceval, qui n'avait posé aucune question au sujet du graal et de la lance qui saigne.

Perceval disparaît de l'histoire pendant un temps et on suit les aventures de Gauvain. De la première aventure¹⁵ le traducteur supprime : la conversation entre Gauvain et son frère Engrevais, la description des mesures que prennent les hommes de Tibaut, par peur de Melïans de Lis, les questions des femmes (qui ensuite regardent la bataille) concernant Gauvain et la plus grande partie de leurs discussions sur lui, le récit de l'escapade de la plus jeune fille de Tibaut (la Pucele as Mances Petites) qui s'enfuit de chez elle pour trouver Gauvain, presque toute sa discussion avec son père, lorsqu'elle raconte la dispute entre elle et sa sœur, et la description de sa séparation d'avec Gauvain. Le traducteur abrège aussi sa conversation avec Gauvain après la bataille avec Melïans de Lis.

La seconde aventure de Gauvain¹⁶ est traitée de la même manière dans la saga. Il n'y a aucune référence au voyage de Gauvain et d'Yvonés, et les passages suivants sont également abrégés : la description de la ville où Gauvain est envoyé par le chevalier sournois qui le pousse dans les bras

de sa soeur et en même temps dans les mains de ses ennemis, le discours du "vavator" qui surprend l'étreinte de Gauvain et de la soeur, la description des préparatifs de ces deux derniers pour se défendre, les paroles d'exhortation du "vavator" aux habitants de la ville, la réaction de ces habitants qui s'arment, et finalement la conversation entre le roi d'Escavalon, Guigambresil et Gauvain. Le traducteur passe sous silence le dialogue qui a lieu entre Gauvain et le "sage vavator" au sujet de la lance qui saigne. On y apprend que la lance va détruire le royaume de Logres, mais étant donné que cette prophétie ne se réalise pas dans le roman tel que Chrétien l'a laissé, il est peut-être normal que le traducteur n'ait pas gardé ce passage.

Dans l'épisode de Perceval et de l'hermite¹⁷ certains passages importants sont supprimés. La saga ne dit par exemple pas que le père du Roi Pêcheur est le frère de l'hermite et de la mère de Perceval, ni que c'était le péché que Perceval avait commis envers sa mère qui lui paralysait la langue de telle sorte qu'il ne pouvait pas demander ce qu'était le graal et qui était servi avec lui. Dans la saga c'est Perceval lui-même qui est responsable de son silence, comme le texte l'indique bien à propos de la procession du graal : "il (Perceval) n'osait pas poser de questions, car il craignait que cela pût lui être nuisible"¹⁸. L'histoire de la passion du Christ que les pèlerins racontent à Perceval, avant de lui montrer le chemin vers l'hermite, se réduit à quelques mots dans la saga. Au début du roman, la mère de Perceval lui raconte l'histoire de la passion (vv. 577-594), mais à cet endroit-là elle n'est même pas mentionnée dans la saga. Le discours de l'hermite, qui exhorte Perceval à aimer Dieu au-dessus de tout, est également très abrégé dans la traduction. Et à partir du moment où l'hermite a appris à Perceval "une bonne prière" (eina góða bæen), le reste du roman est éliminé. Le traducteur ne mentionne pas que cette prière contient les noms du Seigneur, et encore moins :

Que nomer ne doit bouche d'ome,
Se por paor de mort nes nome.

(vv. 6487-88)

La saga ne précise pas non plus que Perceval reçoit les sacrements.

Comme on a pu le constater la religion ne joue pas un rôle aussi grand dans la saga que dans le roman. Il se peut que le traducteur ait estimé que les citations de la Bible et d'autres choses analogues n'étaient pas à leur place dans une histoire aussi "mondaine". Mais il paraît plus probable que le traducteur limite le rôle de la religion pour mieux mettre l'accent sur d'autres aspects de l'histoire, qui sont plus profanes.

Il serait pourtant faux de dire que le traducteur néglige la religion. Elle se manifeste dans la saga à la fois dans les conseils que Gornemans donne à Perceval, dans la procession du graal et puis à la fin lorsque Perceval se confesse à l'hermite et se repent. Le Perceval de la saga n'est pas aussi ignorant des choses de la religion que le Perceval du roman et ne

semble donc pas avoir autant besoin d'un enseignement religieux. Tout se passe comme si le traducteur pensait que la connaissance dans les matières religieuses allait de soi. En même temps il met l'accent sur la piété et partant sur l'aspect extérieur de la religion. En d'autres mots, l'éducation de Perceval dans la saga et son évolution ne sont pas liées à la religion de la même façon que dans le roman.

Comme j'ai dit tout à l'heure la saga ne se termine pas comme le roman mais contient une continuation où le récit reçoit une fin traditionnelle¹⁹. Cette fin est composée dans l'esprit des événements qui ont précédé : 1) Perceval "vécut par la suite comme un bon chrétien" (lifði síðan sem góðr kristinn maðr). 2) L'amour vainc car "Perceval obtint alors Blanchefleur" (Fékk Parceval þá Blankiflúr), 3) et il devint le chevalier invincible. Il semble que cette conclusion soit organisée selon l'ordre d'importance.

Comme on a pu le voir, l'exactitude de la traduction, à partir du vers 834, est très inégale. On peut pourtant dire qu'elle rend assez bien l'histoire composée par Chrétien de Troyes, étant donné que le traducteur ne fait aucun changement important. Il parle des événements et des personnages de la même façon et dans le même ordre que le roman. Mais beaucoup de vers sont éliminés pour des raisons, semble-t-il assez diverses.

Chrétien utilise souvent la technique narrative qui consiste à raconter un événement, puis à le reprendre à nouveau ultérieurement à la faveur d'une conversation entre deux personnages. Il est naturel que le traducteur soit tenté d'abrégé de telles répétitions ou même qu'il les supprime.

Dans la narration du roman interviennent également des événements ou des histoires analogues, qui sans être identiques, sont du moins parallèles. Perceval rencontre par exemple quelques chevaliers (le Chevalier Vermeil, Clamadeu, l'Orgueilleux, Saigremors, Keu) avec lesquels il s'entretient et qu'ensuite il combat. On trouve la plus grande exactitude dans la traduction de la première de ces rencontres, celle qu'il fait avec le Chevalier Vermeil. - Clamadeu et l'Orgueilleux sont envoyés, séparément, à la cour du roi Artus avec un message de Perceval. La première histoire, celle de Clamadeu, est traduite d'une façon beaucoup plus exacte que la seconde. De la même façon on peut dire que la description de la cour du roi Artus et de l'atmosphère qui y règne est le mieux rendu lorsque Perceval y va pour la première fois. Les parallélismes de ce genre sont en fait des répétitions, et on comprend donc bien que le traducteur les rend mieux la première fois et qu'il les abrège quand il les rencontre une autre fois dans le récit.

On dit souvent que les traducteurs norvégiens ont supprimé les longs discours et les descriptions développées, parce qu'ils ralentissent le récit et écrasent même le fil de l'histoire. On considère qu'en faisant cela les traducteurs adaptent leur style à la tradition narrative norroise. Cela vaut sans doute en partie pour la *Saga de Parceval*. Mais force est de constater que la saga repose pour une large part sur l'emploi de dialogues et que

certains d'entre eux, comme dans le roman, sont fort longs. Le roman ne comporte pas d'unité narrative, probablement du fait de son inachèvement. Chaque événement pousse l'autre, relié d'une façon lâche au précédent. C'est le personnage de Perceval qui assure le lien indispensable. Le traducteur s'efforce clairement de maintenir Perceval au premier plan, et il fait soigneusement attention à ce que rien d'autre ne l'éclipse, ni d'autres personnages ni de longues descriptions. Cela se manifeste le plus clairement lorsqu'il traduit les aventures de Gauvain, car à aucun moment, à l'exception du début, il ne condense le récit autant qu'ici. Mais on trouve la même tendance ailleurs, par exemple lorsqu'en traduisant l'histoire du graal, il omet des descriptions qui pourraient éloigner l'attention du lecteur de Perceval et de la procession du graal.

La traduction du roman est le plus précise : 1) quand Perceval arrive pour la première fois à la cour du roi Artus et fait preuve d'une ignorance à la fois dans le maniement des armes et dans les bonnes manières (son ignorance dans les choses de l'amour s'est manifesté juste avant (l'épisode de la fille dans le pavillon, début du II^e chapitre), mais ce passage est fortement condensé, comme si le traducteur ne le trouvait pas important ou pas assez "courtois"), 2) quand Perceval arrive chez Gornemans de Gorhaut et apprend de lui le maniement des armes et les bons usages.

Ces deux épisodes sont traduits presque vers par vers. Cela indique qu'aux yeux du traducteur l'étude qui dissipe l'ignorance était le centre de gravitation de l'histoire. En mettant l'accent sur l'opposition ignorance/connaissance il veut en tout cas donner le plus grand rôle à ce thème.

Perceval est utilement conseillé par Gornemans, mais l'avait déjà été par sa mère. Il faut donc dans ce contexte se tourner vers le début de la saga, qui n'est qu'un faible reflet du roman, comme nous l'avons dit.

Il n'est pas exclu que des copistes aient laissé des traces tout au début de la *Saga de Perceval*.

"Cette saga commence par le fait qu'il y avait un homme qui avait une femme" (Svá byrjar þessa sögu at karl bjó ok átti sér kerlingu). Il est difficile de s'imaginer qu'un traducteur ait pu commencer une grandiose saga de chevaliers d'une façon si gauche, et la phrase elle-même indique une tout autre origine : la tradition des contes populaires islandais. La phrase est suivie d'autres qui sont assez obscures et confuses et qui semblent d'ailleurs basées sur les informations qui sont données un peu plus tard. Ce passage dit que Perceval était un fils unique et qu'il savait lancer des javelots, que son père était chevalier et sa mère fille de roi ou "de la meilleure famille", comme il est dit plus tard. Je considère donc comme assez probable que la traduction ait commencé à l'origine, comme le roman, par l'épisode où Perceval entra dans la forêt à cheval, avec ses javelots, et que les premières lignes ont été rajoutées par un copiste afin que l'histoire ne commence pas "in medias res". Cette hypothèse se trouve renforcée par le fait suivant. Comme on le sait, Chrétien cache le nom de

son héros au début du roman et ne le nomme qu'au vers 3575, lorsque Perceval rencontre sa cousine qui pleure la mort de son ami et qui lui demande directement son nom. Le traducteur respecte cela et appelle Perceval généralement "garçon" (sveinn) comme le roman ("vallés"), jusqu'au moment où Blanchefleur lui demande aide. Mais les toutes premières lignes font exception : Perceval y est appelé par son nom à trois reprises, et cette différence indique une autre origine. Quand je parlerai désormais du début de la traduction je désigne par là le premier chapitre, mais sans y inclure ces premières lignes, que j'attribue donc à un copiste.

La description de la nature que Chrétien place au début du roman est supprimée dans la saga, et il reste peu de choses de la conversation du "vallés" avec les chevaliers qu'il rencontre en chemin. La saga précise toutefois qu'il n'a jamais vu des armes et que dans son ignorance il croit qu'il se trouve face à Dieu lui-même.

Les dialogues de Perceval avec sa mère (vv. 373-619) sont considérablement écourtés dans la traduction. Les sujets de ces dialogues, dans la saga et dans le roman, ne sont pas exactement les mêmes. De plus, ils sont différemment organisés.

Lorsque Perceval rentre chez lui après l'entretien avec les chevaliers, sa mère a eu peur pour lui, selon le roman, et quand elle apprend qu'il a vu des chevaliers elle s'évanouit. Elle avait voulu, en effet, l'éloigner de toute chevalerie à cause d'événements tragiques qui se sont passés dans la famille et qu'elle lui raconte (vv. 407-488). Son père avait été un vaillant chevalier mais il "Fu parmi la jambe navrez" et il avait été paralysé. A cause de leur pauvreté ils avaient dû s'installer dans cette forêt déserte. Les deux frères de Perceval avaient été tués le même jour dans une bataille et le père était mort de chagrin. Lorsque la mère voit qu'elle ne peut pas dissuader Perceval de partir, elle le prépare "à la guise de Gales" et trois jours plus tard ils se disent au revoir et la mère lui donne quelques bons conseils.

Dans la *Saga de Perceval* la mère raconte très brièvement à son fils l'histoire de la famille (sans parler de la paralysie du père ni des deux frères) en même temps qu'elle lui dit au revoir. Elle parle d'abord de la famille, "chacun ressemble à sa famille" (hvatvetna dregr í sína ætt), et elle continue directement en lui donnant de bons conseils. Ainsi la saga réunit deux entretiens dans un seul. Entretiens qui ont lieu à des moments différents dans le roman.

Dès ce premier chapitre de la saga on remarque l'envie de Perceval d'apprendre. Dans la saga comme dans le roman sa mère exprime ses soucis parce qu'il ne sait pas manier les armes. Dans le roman ces soucis l'amènent à donner des conseils, et tout cela fait donc partie du même discours. Dans la saga, au contraire, Perceval interrompt sa mère :

Mère, dit-il, personne n'est né avec une telle connaissance, et l'étude nous apprend plus que la nature. La pratique nous apprend aussi beaucoup et on devient hardi par la fréquentation des autres.²⁰

C'est alors que la mère raconte l'histoire de la famille. Il n'y a rien qui corresponde à ces paroles de Perceval dans cette partie du roman. Et les conseils que donne la mère dans la saga ne sont pas non plus exactement pareils à ceux qui se trouvent dans le roman.

Quelle est la raison de tous ces changements ? On peut faire quelques hypothèses :

1) Le traducteur a changé le début (je ne parle pas des premières lignes que j'ai attribuées plus haut à un copiste). Mais dans quel but ? On y reviendra.

2) Le manuscrit qu'utilisait le traducteur était différent des manuscrits qui existent actuellement du texte. Rien ne vient pourtant étayer une telle hypothèse, puisque dans l'ensemble la saga est très proche du roman tel qu'il a été publié par William Roach et par A. Hilka.

3) La ou les premières feuilles du manuscrit qui était à l'origine des manuscrits islandais était dans un état tel qu'on ne pouvait le lire qu'avec difficulté et parfois pas du tout. Un copiste a essayé de combler ces lacunes le mieux qu'il pouvait en suivant les indications données par la suite dans le récit.

L'argument principal à l'appui de cette dernière hypothèse serait une certaine contradiction dans le texte de la saga. Lorsque Perceval séjourne chez Gornemans (chapitres V et VI) il se souvient de sa mère et de ses conseils.

... ma mère m'enseigna que je devrais fréquenter les hommes bien et suivre leurs conseils...²¹

... ma mère m'enseigna que si j'étais dans la compagnie d'un homme bien, je devrais tout de suite demander son nom.²²

(Gornemans dit) : ... Mais si tu trouves un homme ou une femme qui a besoin de tes conseils, donne leur de bons conseils... et ne néglige pas la sainte église... Le garçon dit : ... ma mère m'enseigna la même chose.²³

Dans le roman il y a une correspondance entre la discussion entre Perceval et Gornemans et les conseils de la mère, qui avait conseillé à son fils lors de leur séparation a) d'aider et de servir les jeunes filles et les femmes (et ne jamais embrasser une fille que "S'ele le baisier vos consent", b) de demander les noms des hommes, car "Par le sornon connoist on l'ome", c) de chercher la compagnie des "preudomes" car ils sont toujours de bon conseil, d) de prier et de fréquenter les églises.²⁴

Mais dans la saga cette correspondance n'existe pas, parce que les conseils de la mère y sont très différents de ce qu'on trouve dans le roman (même si elle dit (et par là on trouve un reflet du texte français), que Perceval doit faire preuve de clémence envers les hommes et les femmes, être humble envers les hommes bien, et qu'il ne doit prendre qu'un seul baiser d'une fille non consentante) :

Sois pieux, loyal et fidèle envers ceux que tu sers. Evite les bagarres

stupides. Fais-toi remarquer là où cela contribue à ta renommée et ne te donne pas une mauvaise réputation. Méprise les vols entièrement, car les vols provoquent la colère de de Dieu. Sois clément envers tous les hommes et surtout envers les femmes, et si tu as envie d'une femme ne prends pas plus contre sa volonté qu'un seul baiser. Mais si tu enlèves quelque chose à une femme, promets-lui récompense et respecte bien ta parole. Ne prends pas l'amie d'un autre que si l'esprit te l'indique. Si tu réussis à vaincre un homme dans un duel, ne le tue pas, et si tu te trouves dans la compagnie des hommes bien, ne t'occupe pas trop des affaires des autres. Apprends toujours de bonnes choses de quiconque veut les enseigner. Souviens-toi que celui qui pose des questions est savant. Prends soit un bon compagnon soit personne du tout. Sois humble avec les hommes bien. Ne t'occupe pas des courtisanes. Garde en souvenir celui qui t'a fait du bien.²⁵

Ces conseils sont beaucoup plus nombreux que ceux que l'on trouve dans le roman. En plus ils ont un caractère de "proverbes" qu'ils n'ont pas dans le texte français.

Dame qui d'aïe ait besoig
Ne pucele desconseillie,
La vostre aide appareillie.

(vv. 534-36)

N'aiez longuement compaignon
Que vos ne demandez son non ;

(vv. 559-60)

Biax fix, as preudomes parlez
Et lor compaignie tenez ;

(vv. 563-64)

Que a l'eglise et al mostier
Alez proier nostre Seignor.

(vv. 568-69)

Dans la saga les conseils de la mère concernent principalement l'éthique et les rapports entre hommes et femmes. On met aussi l'accent sur la clémence et la justice, mais la religion y joue par contre un rôle restreint (comme dans l'ensemble de la saga). On ne peut pas dire que ces conseils relèvent spécifiquement de l'esprit chevaleresque. Ils sont, au contraire, d'un caractère très général et pratique, et ils semblent autant destinés au lecteur/auditeur qu'à Perceval.

Dans la saga on trouve également des sortes de proverbes et d'autres interpolations du même ordre, dont il n'y a aucun équivalent dans le roman. Ces interpolations, qui s'accordent bien avec le sujet du roman, sont assez nombreuses et elles sont en général rimées. Je ne citerai que quelques

exemples.

Elle leur fait connaître des nouvelles qui leur étaient auparavant inconnues. Ils en firent ce que le livre montrera.²⁶

Cette interpolation est destinée à exciter la curiosité du lecteur. D'autres sont de caractère plus général.

Un bon fruit vient d'un bon arbre, ainsi un homme bien a un bon comportement.²⁷

Certaines de ces interpolations sont mises dans la bouche des personnages.

(Mais étant donné que tu l'as vu) tu auras honte et dommages si tu refuses d'apprendre.²⁸

Certaines tournent autour des femmes et de l'amour.

L'amour est plus cher que toute autre chose pour qui est un amant fidèle.²⁹

Il est intéressant de remarquer que seulement deux de ces additions concernent la religion.

... et que (Dieu) te garde des péchés et des hontes, et que ta vie serve Dieu pour la joie éternelle.³⁰

Ces interpolations, tant par leur matière que par leur style, évoquent incontestablement les conseils de la mère. Il me paraît donc probable que le même homme soit l'auteur à la fois des conseils de la mère et des additions ou "maximes" qui sont éparpillés dans le texte. S'agit-il du traducteur ou d'un copiste ? Quoi qu'il en soit, il veut souligner le fait que l'histoire est didactique et utile à tous.

Certains conseils de la mère (et une parmi les interpolations) rappellent quelques vers de *Hugsvinnsmál*, qui est la poésie didactique par excellence. Écrit en Islande au XIII^e siècle, semble-t-il, ce poème est en effet une adaptation très libre des *Disticha Catonis*.

Hugsvinnsmál ³¹

Parcevals saga

6. Car ignorant est celui
qui ne pose pas de questions.

Souviens-toi que celui qui pose
des questions est savant.

15. Récompense le bien avec le bien.
12. Fais le bien envers les bons.

Garde en souvenir celui qui
t'a fait du bien.

Evite entièrement
la compagnie des mauvaises femmes.

Ne t'occupe pas des
courtisanes.

- | | |
|--|---|
| Donne de bons conseils à chacun. | donne leur de bons conseils
ceux que tu trouves les plus
utiles pour eux. ³² |
| 13. Fréquente les hommes biens. | Sois humble avec les hommes
bien. |
| 95. Chaque homme doit apprendre
de bons conseils,
même si c'est un esclave
qui les donne. | Apprends toujours de bonnes
choses, quiconque veut les
donner. ³³ |

Même si la correspondance n'est pas complète (on peut dire qu'il s'agit parfois de la "sagesse des nations") elle est néanmoins évidente. A cause de cette correspondance d'une part et à cause du manque de correspondance, dont il a déjà été question, entre les conseils de la mère et la discussion entre Gornemans et Perceval, il est tentant de conclure que les conseils de la mère et les interpolations dans la saga, ont été écrits par un copiste islandais.

Mais cette hypothèse se heurte à d'autres arguments :

Le premier chapitre de la *Saga de Perceval* (en dehors des toutes premières lignes) est logique et cohérent et n'a pas l'air d'un texte qu'on aurait essayé de "réparer".

On trouve des incohérences ailleurs que dans la conversation entre Perceval et Gornemans. Par exemple, la fille que Keu gifla, n'avait pas ri depuis six ans, dit le roman, mais elle rit en voyant Perceval. La saga omet ce détail, et lorsqu'on mentionne ce rire plus tard, cela n'a pas de sens dans la saga, car le rire était lié à la prophétie de la fille, selon laquelle Perceval deviendrait le plus vaillant des chevaliers.

Il faut se rappeler en outre, que *Hugsvinnsmál* ou des oeuvres analogues étaient probablement connues en Norvège et que les *Disticha Catonis* l'étaient très certainement. En plus, seule une petite partie de ces interpolations a un rapport avec *Hugsvinnsmál*.

C'est donc vraisemblablement le traducteur lui-même, et non pas un copiste islandais, qui a changé le début de la saga (sauf les toutes premières lignes) et qui est également responsable de la plus grande partie des modifications que le texte français subit dans la traduction.

Nous avons vu que le traducteur supprime de nombreux vers du roman, à la fois pour des raisons esthétiques et parce qu'il veut maintenir Perceval au devant de la scène. Dans la saga Perceval forme le lien entre les différents épisodes d'une façon encore plus simple et évidente que dans le roman et contribue ainsi à l'unité de l'oeuvre et à sa valeur éthique.

Nous avons également évoqué les rapports entre les conseils de la mère dans la saga et les interpolations. On pourrait ajouter que la fin de la saga n'est pas seulement une conséquence logique de l'histoire mais aussi

des conseils de la mère.

Nous avons aussi vu que le traducteur rend le texte original de la façon la plus fidèle quand il décrit l'ignorance de Perceval en ce qui concerne le bon comportement et le maniement des armes et son envie et son acharnement d'apprendre ces choses.

Toutes les modifications les plus importantes semblent donc avoir été faites pour mettre l'accent sur l'éthique de l'oeuvre, qui est beaucoup plus cachée dans le roman. Le traducteur semble considérer que le *Contes del Graal* traite de questions morales, ou du moins la *Saga de Parceval* doit le faire.

En d'autres mots, l'attitude du traducteur à l'égard du roman de Chrétien de Troyes et la signification qu'il entend lui donner en langue norroise conditionnent la façon dont il procède pour traduire l'oeuvre. La méthode de traduction, les interpolations du texte, la suppression de certains vers et la fin de la saga sont si liés que tout cela ne peut être attribué qu'au même homme.

Même si la *Saga de Parceval* est destinée à amuser et à éduquer les lecteurs/auditeurs, il est par contre douteux que le traducteur ait voulu composer ainsi "ein spiegel feiner sitte und höfisch-ritterlicher lebensauffassung" comme Meissner l'a dit à propos des sagas de chevaliers en général. Les conseils de la mère, qui "donnent le ton" indiquent que ce n'est pas le cas. La *Saga de Parceval* n'est-elle pas avant tout un modèle livresque composé dans l'esprit de *Hugsvinnsmál*, le prologue des *Strengleikar* et d'autres oeuvres du même genre ?

NOTES

- 1 Pour le *Contes del Graal* nous utilisons l'édition de William Roach, Genève-Paris, 1959. Nous avons également consulté celle d'Alfons Hilka, *Der Perceval roman*, Niemeyer, 1932.
- 2 Cf. vv. 834-1304. Saga : pp. 5²⁹-11³⁴. Pour *Parcevals saga* nous utilisons l'édition d'Eugen Kölbing, *Riddarasögur*, Strassburg, 1872.
- 3 Cf. vv. 1305-1702. Saga : pp. 11³⁵-17⁹.
- 4 Cf. vv. 1703-2975. Saga : pp. 17⁹-28².
- 5 Cf. vv. 2976-3421. Saga : pp. 28³-31¹⁰.
- 6 Saga : p. 30¹⁵⁻¹⁸ : því næst gékk inn ein fögr mæðr ok bar í höndum sér því líkast sem textus væri; en þeir í völsku máli kalla braull (= graull); en vér megum kalla ganganda greiða.
- 7 Peter Foote : *Gangandi greiði*, Einarsbók, pp. 48-58, Reykjavík, 1969.
- 8 Saga : p. 52²⁶⁻²⁸. En þat er einn heilagr hlutr, er hinn ríki maðr lætr bera fyrir sér til hugganar ok upphalds sálu sinnar ok lífs ; er þessi hinn heilagi hlutr andligr, en ekki líkamligr.
- 9 Peter Foote : op. cit.
- 10 Cf. vv. 3422-3690. Saga : pp. 31¹⁰-34⁶.
- 11 Cf. vv. 3691-4163. Saga : pp. 34⁷-38⁷.
- 12 Cf. vv. 4164-4212. Saga : pp. 38⁷⁻²².
- 13 Cf. vv. 4213-4602. Saga : pp. 38²³-41⁶.
- 14 Cf. vv. 4603-4748. Saga : p. 41⁶⁻³³.
- 15 Cf. vv. 4749-5655. Saga : pp. 41³⁴-49²¹.
- 16 Cf. vv. 5656-6214. Saga : pp. 49²¹-51¹³.
- 17 Cf. vv. 6215-6515. Saga : pp. 51¹⁴-52³⁴.

- 18 Saga : p. 30²⁵⁻²⁶ ... dirfðist hann eigi at spyrja, þvíat hann hræddist at hánum mundi mein af standa.
- 19 Cf. Saga : pp. 52³⁴-53⁷.
- 20 Saga : p. 4¹⁵⁻¹⁷. Móðir, segir hann, eingi er með slíku borinn ok nám kennir fleira en nattúra ; mikit kennir ok venja ok dirfist maðr af manni.
- 21 Saga : p. 13⁸⁻⁹ ... þat kendi móðir mín mér, at ek skyldi samþykkjast góðum mönnum ok hafa þeirra ráð...
- 22 Saga : p. 15¹⁹⁻²⁰ ... þat kendi mín móðir mér, ef ek þýddumst góðan mann, at ek skyldi þegar vita nafn hans.
- 23 Saga : pp. 16²¹-17³. (Gormanz mælti) : ... En ef þú finnr karlmann eða kvennmann þann er þurfi þinna heilræða, þá ráð þeim æ heilt... ok ræk vel heilaga kirkju... Sveinn mælti : ... slíkt sama kendi mér móðir mín.
- 24 Cf. vv. 532-572.
- 25 Saga : pp. 4²⁶-5². Ver guðhræddr, trúr ok hollr þeim er þú þjónar. Haf þik eigi í heimsku áhlaupum. Haf þik frammi þar sem þér sé til lofs, en ekki til hróps. Fyrirlát þú með öllu rán, þvíat rán aflar guðs reiði. Ver væginn við alla menn ok helzt við konur ; ok þóat þik lysti til nökkurrar konu, þá tak ekki meira af henni nauðigri en einn koss. En ef þú plukkar nökkura konu, þá heit ömbun ok halt vel ; tak ok því at eins annars unnustu, nema hugr kenni. Fær þú sigrat einn mann í einvígi, þá drep hann eigi ok ef þú verðr staddr hjá góðum mönnum, þá verð þú ekki ofhlutsamr í málum manna. Nem æ gott hverr sem kenna vill. Hygg at því at fróðr er hverr fregvís. Fá þér annathvært góðan féлага eða öngvan. Ver lítillátr við góða menn. Hirð eigi um launkonur. Mun þann með góðu er þér gott gerir.
- 26 Saga : p. 41²⁴⁻²⁶. Slík tíðindi gerir hon þeim kunnig er áðr váru úkunnig. Nú máttu þeir af þessu gera þat er bókin man í ljós bera.
- 27 Saga : p. 14²⁰⁻²¹. Gott kemr aldin af góðum viði : svá er ok góðr maðr með góðum síði.
- 28 Saga : p. 14¹¹⁻¹². (En nú síðan þú hefir sét), þá hefir þú skömm ok skaða ef þú neitar at nema.

- 29 Saga : p. 22⁸⁻⁹. Ást er öllum hlutum kærari, hverjum þeim er tryggð er elskari.
- 30 Saga : pp. 16²⁵-17¹ ... ok geymi þín við syndum ok svívirðingum. En líf þitt þjóni guði til eilífs fagnaðar.
- 31 Pour *Hugsvinnsmál* nous utilisons l'édition de Birgitta Tuvestrand, Lund, 1977.
- 32 Saga : p. 16²²⁻²³.
- 33 *Hugsvinnsmál* *Parcevals saga*
- | | |
|--|--|
| <p>6. Þvíat ofrodr er,
sa sem eínkis spyr.</p> <p>15. launadu godv gott.
12. gior þv uid goda uel.</p> <p>illra kuenna
firr þú þic avllu lagí.</p> <p>Rad þv hverivm heilt.</p> <p>13. ok kyn þic vid goda menn.</p> <p>95. Gott rad nema
skule gymna hverr,
ott kenj þy eda þra ll.</p> | <p>Hygg at því at fróðr er hverr
fregvís.</p> <p>Mun þann með góðu er þér
gott geriv.</p> <p>Hirð eigi um launkonur.</p> <p>ráð þeim æ heilt ok þat sem
þú hygg þeim hollast vera.</p> <p>Ver lítillátr við góða menn.</p> <p>Nem æ gott hverr sem kenna
vill.</p> |
|--|--|

